

Atmâ-Mâyâ

La substance de la connaissance est la Connaissance de la Substance : c'est-à-dire que la substance de l'intelligence humaine, ou la fonction la plus profondément réelle de celle-ci, est la perception de la Substance divine. La nature foncière de notre intelligence est de toute évidence le discernement entre le substantiel et l'accidentel, et non la perception exclusive de ce dernier ; quand l'intelligence perçoit l'accident, elle le fait pour ainsi dire en fonction de la substance correspondante, — qui voit la goutte, voit également l'eau, — et l'intelligence doit le faire à plus forte raison en fonction de la Substance en soi.¹

Parler de la divine Substance, c'est nécessairement parler de son prolongement ontologique, puisque nous, qui parlons, relevons de ce prolongement, à savoir l'Existence, la Relativité manifestée, la *Mâyâ* cosmique. La Substance absolue se prolonge, en se relativisant, sous les aspects de Rayonnement et de Réverbération ; c'est-à-dire qu'elle s'accompagne — à un moindre degré de réalité — de deux émanations, l'une dynamique, continue et rayonnante, et l'autre statique, discontinue et formative. S'il n'y avait pas, hormis la Substance, le Rayonnement et la Réverbération qui la prolongent en la relativisant, le monde ne serait pas.

Mais cette projection de Dieu — si l'on peut dire — exige un élément qui la rende possible, c'est-à-dire qui permette d'expliquer que la Substance ne demeure pas exclusivement un « trésor caché ». Cet élément diversifiant, extériorisant ou relativisant n'est autre que *Mâyâ* : nous pourrions en préciser la nature à l'aide de termes très divers, tels que Relativité, Contingence, Séparativité, Objectivation, Distinctivité, Extériorisation, et d'autres encore ; même le terme de Révélation pourrait s'appliquer ici en un sens tout à fait fondamental et général.

Dans tout ce qui existe, il y a la Substance, sans quoi l'existentié serait un pur néant ; or le fait que les choses « existent » signifie qu'elles se réalisent en

¹ Les termes substance et essence, qui — à tort ou à raison — sont à peu près synonymes en pratique, diffèrent en ce que le premier se rapporte au caractère sous-jacent, immanent, permanent d'une réalité de base, tandis que le second se rapporte à la réalité en tant que telle, donc en tant qu' "être", et secondairement, en tant que caractère absolument fondamental d'une chose. La notion d'essence marque une excellence pour ainsi dire discontinue par rapport aux accidenta, tandis que la notion de substance implique au contraire une sorte de continuité, et c'est pour cela que nous l'employons en parlant d'*Atmâ* en connexion avec *Mâyâ*.

vertu de l' « Existence » au sens suprême dont ce terme est susceptible² ; et cette « Existence » ou cette Relativité résulte de la Substance en vertu de l'Infinité de celle-ci, c'est-à-dire que la Réalité divine ne serait pas ce qu'elle est si elle ne comportait la dimension paradoxale d'une sorte de tendance vers un néant évidemment jamais atteint ; car ce néant n'a aucune réalité autre que celle, toute indirecte, de point de repère en soi insaisissable et irréalisable.

Il y a une première dualité, la Substance et — principalement dans celle-ci mais effectivement en deçà de sa Réalité absolue — la Relativité ou *Mâyâ* ; or *Mâyâ* comporte les deux aspects dont nous avons parlé, le Rayonnement et la Réverbération c'est en *Mâyâ* et par elle que se réalise et le « Saint-Esprit » et le « Fils »³. Géométriquement parlant, la Substance est le centre, le Rayonnement est le faisceau de rayons, et la Réverbération ou l'image est le cercle ; l'Existence ou la « Vierge » est la surface qui permet ce déploiement.

La divine *Mâyâ*, qui est à la fois métacosmique et cosmique, comporte essentiellement les puissances ou fonctions suivantes : d'abord la fonction de séparation ou de dédoublement, — à commencer par la scission en sujet et objet, — dont le but est la production d'un plan de manifestation pour les deux fonctions consécutives, le Rayonnement et la Réverbération, auxquels correspondent le mouvement et la forme. De même que, en Dieu, la Relativité constitue, en dehors de la Substance absolue, un plan d'actualisation du Rayonnement et de la Réverbération en tant que principes, de même elle projettera hors de cet ordre divin — en se projetant elle-même — un autre plan, éminemment plus relatif, à savoir le

² C'est en ce sens qu'on parle de l' « Existence de Dieu » Dans cette question de terminologie, il s'agit de savoir par rapport à quoi une réalité « existe » ; si c'est par rapport à l'Absolu, cette réalité est relative ; si c'est par rapport au néant, elle est simplement réelle, et elle peut être principielle aussi bien que manifestée. Dans la subconscience du langage courant, l' « existence » se détache plus immédiatement de ce vide négatif ou abstrait qu'est l'inexistence, que de ce Vide positif ou concret qu'est Dieu.

³ L'opinion que les relations trinitaires — ou les Personnes hypostatiques — « constituent » l'Absolu, n'est pas inhérente au Christianisme ; elle nous est parvenue d'une source orthodoxe, non catholique, mais il se peut qu'elle ait le sens d'une « sublimation » plutôt que d'une définition rigoureuse. Selon les scolastiques, la Réalité divine n'est ni purement absolue ni purement relative, mais elle contient *formaliter eminenter* et l'absoluité et la relativité ; n'empêche que les théologiens ne semblent pas être disposés à saisir la portée des deux termes, puisqu'ils n'en tirent guère les conséquences. Nous saisissons cette occasion pour faire la remarque suivante : que les hypostases aient un caractère personnel — ou soient des « Personnes » — parce que la Substance leur communique sa propre Personnalité, n'empêche nullement qu'elles soient aussi, à un autre point de vue ou sous un autre rapport, des Modes de la Substance une, comme le voulait Sabellius.

Cosmos total. Elle répétera à l'intérieur de ce Cosmos le même processus de segmentation en descendant jusqu'à ce point mort qu'est le monde matériel ; et sur chacun des plans qu'elle projettera ainsi en descendant — monde angélique, monde animique, monde matériel — elle manifestera un mode approprié de Rayonnement et de Réverbération ; il n'y a aucun ordre de Relativité qui ne comporte ces deux fonctions ou dimensions. L'élément Substance est représenté à chaque niveau ontologique ou cosmique selon le mode approprié ; à plus forte raison, la Substance pure ou la Substance en Soi est sous-jacente à chacune de ses manifestations secondaires.

Dans le monde matériel, *Mâyâ* sera le plan espace-temps la Substance sera l'éther ; la Réverbération ou l'Image sera la matière ; le Rayonnement sera l'énergie. Mais il y a encore, de toute évidence, des applications beaucoup plus restreintes du même symbolisme ; il en est forcément ainsi du moment que toute matière, toute forme et tout mouvement ou changement, se réfèrent respectivement aux trois principes dont il s'agit. La complémentarité « espace-temps » — ou « étendue-durée » concrète — indique du reste qu'il y a, dans la Relativité ou l'Existence comme telle,⁴ deux dimensions, une expansive et conservatrice et l'autre transformatrice et destructive ; d'où la complémentarité entre les mondes et les cycles à tous les échelons de l'Univers. En Dieu lui-même, l'élément « Espace » est la *Mâyâ* en tant qu'elle contient ou conserve les possibilités, et l'élément « Temps » est la *Mâyâ* en tant qu'elle les transmet au monde ; la première face est intrinsèque et contemplative, et la seconde extrinsèque et créative, ou autrement dit : la première face contemple l'enracinement indifférencié des possibilités dans la Substance, tandis que la seconde réalise ces possibilités en vue de leur manifestation cosmique.

La Relativité opère essentiellement une succession de plans, d'où la hiérarchie des ordres universels ; or il importe de savoir que ces plans ou degrés sont incommensurables, et qu'ils le sont dans la mesure où ils sont proches de la Substance. Il n'y a pas de commune mesure, ou presque, entre le monde matériel et le monde animique qui l'enveloppe et le pénètre en quelque sorte et dont les possibilités l'emportent immensément sur celles de l'espace et de la matière ; et la disproportion devient quasiment absolue quand nous confrontons la création et le Créateur ; nous disons « quasiment » parce que, métaphysiquement et non

⁴ Nous nous permettons ici ce néologisme graphique pour bien marquer qu'il ne s'agit pas de l'existence au sens courant du terme, lequel se rapporte à la manifestation cosmique.

théologiquement parlant, ces deux plans restent solidaires sous le rapport de leur Relativité, c'est-à-dire de leur détermination par *Mâyâ*. Celle-ci s'anéantit à son tour au regard de la Substance absolue, donc de l'Absolu tout court mais c'est là une façon de voir qui échappe forcément à la perspective théologique,⁵ laquelle par définition ne doit considérer le Principe divin que par rapport au monde et même plus particulièrement par rapport à l'homme ; c'est cette perspective même, et la réalité à laquelle elle se réfère, qui nous a permis d'employer plus d'une fois la notion paradoxale d'un « relativement absolu » ; expression inévitablement malsonnante, mais métaphysiquement utile.

L'erreur — surgie en climat monothéiste — d'une Liberté divine capable, grâce à son absoluité, de ne pas créer le monde et le créant sans aucune nécessité interne, se répète — sur une moindre échelle et d'une façon plus excessive — dans l'erreur asharite d'une Puissance divine capable, également grâce à son caractère absolu, de punir les justes et de récompenser les malfaiteurs « si Dieu le voulait ». Dans le premier cas, on oublie que la Nécessité — non la contrainte — est une qualité complémentaire de la Liberté⁶ ; dans le deuxième cas, on oublie que la Bonté, donc aussi la Justice — non l'impuissance ni la subordination — est une qualité complémentaire de la Toute-Puissance⁷. La nécessité, pour l'homme vertueux, de pratiquer les vertus, n'est pas une contrainte ; à plus forte raison, si Dieu « doit » faire ce qui résulte de sa Perfection et qu'Il ne « peut » faire ce qui est contraire à celle-ci, — à savoir s'abstenir de la création ou punir les innocents, — ce n'est ni par manque de liberté ni par manque de puissance. La Bonté de Dieu implique qu'il peut être au-dessus, mais non au-dessous de sa Justice ; sa Liberté implique qu'Il peut tout créer, mais non qu'Il puisse ne pas créer du tout. Sa transcendance par rapport à la création est dans sa Substance indifférenciée, au regard de laquelle il n'y a pas de création ni de qualités la concernant.

Dans le monde céleste, il n'y a aucune place pour ces manifestations privatives — ou ces « existentiations du néant » — que nous sommes en droit d'appeler le « mal ». Le mal en tant que tel ne commence qu'à partir du monde animique et s'étend jusqu'au monde matériel⁸ ; il est donc propre au domaine de la

⁵ Toutefois, un Maître Eckhart est parfaitement conscient de ce mystère, en quoi il n'est sans doute pas le seul en climat scolastique et mystique.

⁶ La Liberté se réfère à l'infini, et la Nécessité, à l'Absolu.

⁷ Dieu est juste, non parce qu'il doit *a priori* des comptes à l'homme, mais parce que, étant bon, il ne saurait être injuste.

⁸ D'après le Koran, Satan est un *djinn*, non un ange ; il est fait de “feu”, non de “lumière”.

forme et du changement. Le mal, nous l'avons dit plus d'une fois, provient de l'éloignement qui sépare le monde formel du Principe informel c'est-à-dire que la forme comporte par sa nature même le danger de séparation et d'opposition par rapport au Principe ou à la Substance ; quand ce danger s'actualise, — et il est préfiguré dans la séparation et l'opposition qu'implique l'existence, — l'élément Rayonnement, devenu illusoirement autonome, éloigne de Dieu, et l'élément Image, se divinisant lui-même, devient idole. La forme n'est pas autre chose que l'individuation : or l'individu tend à chercher sa fin en lui-même, dans sa propre accidentalité et non dans son principe, non dans son Soi⁹. Le choc en retour est la présence parmi les formes normales ou parfaites, ou bonnes à un titre quelconque, de formes privatives, fausses, donc laides ou vicieuses, sur le plan psychique aussi bien que sur le plan physique ; la laideur est la rançon de la révolte ontologique, si l'on peut dire. La tendance au mal est le Rayonnement dévié et inversé ; la forme du mal est l'Image faussée et inversée à son tour ; c'est Satan, et c'est par conséquent le vice ou le péché sur tous les plans, et non sur le seul plan de la morale.

La *Mâyâ* formelle — qui est ni angélique ni à plus forte raison divine — exerce une magie coagulante, séparative et individualisante, et par là éventuellement subversive ; la cause en est qu'elle s'est trop éloignée du Principe ou de la Substance, qu'elle est allée trop à la rencontre du néant, qui pourtant n'est qu'un signe ou une direction et non une réalité concrète. D'une certaine manière, le néant est la seule énigme métaphysique, du fait qu'il n'est rien et que pourtant on peut y penser et même y tendre ; le néant est comme le « péché de *Mâyâ* », et ce péché confère à *Mâyâ* une ambiguïté qui évoque le mystère « Eve-Marie », ou l'« Eternel Féminin » à la fois séducteur et salvateur.

Cette ambiguïté, qui est fort relative et qui est loin d'être symétrique, ne saurait ternir *Mâyâ* ; « Je suis noire, mais je suis belle », dit le Cantique des Cantiques, et aussi « Tu es toute belle, mon amie, tu es sans défaut » ; la gloire de Marie efface totalement le péché d'Eve, c'est-à-dire qu'au regard de l'étendue totale de l'Existence, et au regard surtout de son Sommet divin, il n'y a plus d'ambiguïté, et le mal n'est pas. L'Existence universelle, dont la fonction est un jeu innombrable de voilements et de dévoilements, est éternellement vierge et pure, tout en étant la mère de toutes les réverbérations de la Substance une.

⁹ Le démon fut Le premier être à dire “moi”, selon quelques soufis.

Le signe de croix catholique superpose un ternaire à un quaternaire : le contenu de ce signe est en effet la Trinité, mais le signe lui-même comporte quatre stations; la quatrième station coïncide avec le mot *Amen*. On peut faire valoir que cette asymétrie ou cette inconséquence se trouve compensée du fait que le mot *Amen* représente la prière de l'Eglise, donc le corps mystique du Christ en tant que prolongement de Dieu ; mais on peut soutenir également que cette quatrième station du signe revient à la Sainte Vierge en tant qu'Epouse du Saint-Esprit et Corédemptrice, c'est-à-dire, en dernière analyse, en tant que *Mâyâ* à la fois humaine et divine. C'est d'ailleurs ce que signifie *l'Amen* lui-même du fait qu'il exprime le *Fiat* de Marie.

La couleur noire de la bien-aimée dans le Cantique des Cantiques et sur maintes images de la Sainte Vierge représente moins la très relative ambiguïté de l'Existence que l'« effacement » de celle-ci ¹⁰ : dans la Trinité, la Relativité ne saurait être personnifiée, puisqu'elle est en quelque sorte l'espace des personnifications ; de même dans l'Univers, *Mâyâ* n'est ni le Rayonnement ni l'Image, elle est le principe de projection ou le contenant. Sur terre, nous percevons les choses et les changements ; nous ne percevons pas directement l'espace et le temps. Pourtant, si Marie n'était pas une sorte d'hypostase ¹¹, elle ne pourrait être ni « Epouse » du Dieu-Rayonnement ni « Mère » du Dieu-Image ¹².

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, Amen » : ce mot final est hypostasié par la symétrie même de la formule et du signe qui la véhicule. La *Mâyâ* cosmique s'identifie métaphysiquement à la Parole créatrice « Sois », donc à l'Acte créateur ; elle en est l'effectuation et par conséquent le prolongement bypostatique. Or « Dieu est Amour » et Il « a créé le monde par Amour » : Il est

¹⁰ Dans la célèbre histoire de Laïla et de Majnoun, — ce dernier sublimisant intérieurement la bien-aimée au point d'oublier la Laïla terrestre, — il est dit que les gens reprochaient à Majnoun d'aimer une femme aussi noire de teint; ce qui n'est certes pas dépourvu de sens, dans le contexte doctrinal qui nous préoccupe ici.

¹¹ La théologie ne saurait guère enregistrer ce mystère de Marie, car elle ne peut opérer qu'avec des notions simples, bien délimitées, concrètement utilisables ; sa dimension philosophique peut affiner, mais non dépasser cette structuration, bien qu'il lui arrive malgré tout de sortir incidemment de ce cadre.

¹² Selon les révélations de Soeur Mechthilde de Magdebourg (XIIIe siècle), la Sainte Vierge atteste sa qualité de Logos en ces termes « Là j'étais seule fiancée de la Sainte Trinité et mère des sages, et je les portais devant les yeux de Dieu, afin qu'ils ne tombent pas, comme tant d'autres le firent. Et comme j'étais ainsi la mère de bien des enfants nobles, mes seins se remplirent du lait pur et sans mélange de la vraie douce Miséricorde, en sorte que j'allaitais les Prophètes, et ils prophétisaient avant que Dieu (le Christ) ne fût né • (*Das fliessende Licht der Gottheit*. 1, 22).

Amour dans sa bipolarisation en Rayonnement et Image — en fonction de *Mâyâ* — et Il a créé le monde par Amour, donc par *Mâyâ* ; celle-ci est l'Amour se projetant dans la nuit du néant, ou se projetant illusoirement « hors de Dieu » afin d'englober d'une certaine manière même le néant dans la divine Réalité.

L'Amour, que ce soit en Dieu ou dans l'Univers, comporte les pôles de Bonté et de Beauté celle-ci concerne la Forme, l'Image, la Réverbération, et celle-là l'Energie, l'Acte, le Rayonnement ; tous les phénomènes cosmiques dérivent de cette polarité, que ce soit directement ou indirectement, positivement ou négativement, d'une façon communicative ou privative. Ce n'est pas la divine *Mâyâ* qui produit directement les phénomènes privatifs, elle en pleure derrière son voile ; elle pleure ces fissures que sont les divers modes du mal ou de l'absurde, mais elle ne peut les éviter, puisque le rayonnement créateur implique en fin de compte, et à son infime limite, l'éloignement subversif et corrupteur. Le mal est la rançon de la Relativité ou de l'Existence, mais celle-ci la compense d'avance par sa victorieuse Divinité ; Eve est infiniment pardonnée et victorieuse en Marie.

D'après une tradition musulmane, Eve avait perdu sa beauté après l'expulsion du Paradis, tandis que Marie personnifie la beauté même : « Et son Seigneur... la fit croître d'une belle croissance, » dit le Koran. Mais même sans avoir recours à la complémentarité Eve-Marie et en appliquant à Eve seule le symbolisme de l'ambiguïté de *Mâyâ*, on discerne chez Eve, d'une part deux tares, le péché et la perte de la beauté, et d'autre part deux gloires : la réintégration dans la Perfection et la beauté incorruptible que cette gloire confère aux élus ¹³.

Le fond du problème cosmologique consiste dans le déroulement suivant : l'infinité de la divine Substance exige et produit la Relativité ou l'Existence ; celle-ci exige ou produit, ou implique par définition, la Manifestation cosmique ; mais elle implique ou entraîne par là même le mystère d'éloignement, donc incidemment le mal puisque Dieu seul est l'absolu Bien ; autrement dit, la négation apparente de ce Bien ne peut pas ne point se produire sur un certain plan, étant donné que la Possibilité divine ne connaît pas de limites. Le mal, s'il est réel dans ses limites pourtant métaphysiquement illusoire, n'est qu'un fragment d'un plus

¹³ Comme l'a dit Dante : «La plaie que Marie referma et oignit, c'est par cette femme si belle (*quella ch'è tanto bella* = Eve) qu'elle fut ouverte et aigrie» (*Paradis*, XXXII, 4-b) ; Eve a recouvré, dans l'Eternité, sa beauté primordiale. On pourrait du reste faire remarquer que, si Marie est *Mâyâ* dans sa réalité immuable et inviolable, Eve représente *Mâyâ* sous son aspect d'ambiguïté mais aussi de victoire finale, donc de bonté foncière.

grand bien, qui le compense et l'absorbe en quelque sorte en son centre existentiel même, qui dépasse son accidentalité, le mal cesse d'être, il se résorbe dans une substance toujours pure, et en celle-ci, il n'a jamais été.

Dieu est le Bien absolu qui veut le Bien relatif, c'est-à-dire la relativité concomitante de son propre Bien ; or la rançon de ce Bien relatif est le mal. L'argument que le « bien » n'est qu'une notion morale et qu'il n'est qu'affaire d'appréciation humaine, ne tient pas compte de deux facteurs premièrement, le Bien est une réalité universelle dont le bien moral est une application parmi d'autres, et deuxièmement, dire qu'une chose est affaire d'appréciation humaine n'a de sens qu'à condition de ne pas oublier que l'homme comme tel est prédisposé par définition à l'appréciation adéquate des choses. Les notions inhérentes à l'homme sont forcément vraies, seul l'individu peut se tromper en les appliquant mal : que le sentiment trouve sa satisfaction dans la notion de bien ne saurait prouver que cette notion soit inadéquate, ou dépourvue de sens, ou créée par le seul désir ; le Bien n'est pas une valeur parce que l'homme l'aime, mais l'homme aime le Bien parce que c'est une valeur. Ou encore : nous n'appelons pas « bien » une valeur en tant qu'elle est aimée par l'homme, mais nous l'appelons ainsi en tant qu'elle est objectivement aimable en vertu de ses qualités directes ou indirectes de vérité et de bonheur ; or ni la Vérité ni la Béatitude n'ont été inventées par l'homme, et que l'homme y tende intellectuellement, volitivement ou sentimentalement ne leur enlève aucune réalité objective.

La rançon du Bien relatif, avons-nous dit, est le mal. Or, il est absurde de la part de l'homme d'accepter et de désirer le Bien relatif sans accepter du même coup, nous ne disons pas le mal sous telle forme, mais la fatalité du mal ; tout homme, par définition, accepte et désire le Bien relatif sous une forme quelconque, il doit donc accepter le phénomène du mal comme base d'un dépassement final. Etre pleinement homme, c'est d'une part enregistrer et accepter l'inéluctabilité de l'absurde, et d'autre part se libérer de l'absurde par le discernement entre l'accident et la Substance, ce discernement victorieux qui précisément est la vocation même de l'être humain. La *Mâyâ* terrestre se libère elle-même par l'homme, chaque libération particulière étant quelque chose d'absolu et réalisant sous un certain angle de vision la Libération en soi.

La Substance n'est pas seulement la suprême Réalité, mais étant celle-ci elle est aussi, nous l'avons dit, le suprême Bien ; or « le bien tend essentiellement à se

communiquer »¹⁴, et cette tendance ontologique fournit une explication, non seulement pour la Relativité — ou l' « Ex-sistence » — hypostatique, donc rayonnante et réverbérante en Dieu même, mais aussi pour l'existence cosmique, par définition rayonnante et réverbérante elle aussi, mais « hors de Dieu ». C'est ainsi que *Mâyâ* est, non seulement « illusion » comme le veulent les Advaitins, mais aussi concomitance nécessaire de la Bonté inhérente au Réel absolu ; en d'autres termes, si la Substance est bonne, elle doit projeter *Mâyâ* ; et si Dieu est bon, Il doit créer le monde. Il résulte de cette causalité que *Mâyâ* est bonne ; si elle n'était pas bonne, elle n'aurait aucune place en Dieu et ne pourrait procéder de Lui. Et si *Mâyâ* est bonne, c'est que, d'une manière mystérieuse mais non insaisissable, elle « n'est autre que Dieu ».

Mâyâ est le souffle d'*Atmâ* : *Atmâ* « respire » par *Mâyâ*¹⁵. Cette respiration — à part ses préfigurations internes ou substantielles — est extrinsèque, à la manière de la respiration terrestre où le rapport se fait entre l'intérieur, le corps vivant, et l'extérieur, l'air ambiant. L'Univers procède de Dieu et retourne à Lui : ce sont les cycles cosmiques, propres au microcosme aussi bien qu'au macrocosme. *Mâyâ* est l'air que respire *Atmâ*, et cet air est une qualité de sa propre Infinitude¹⁶.

¹⁴ *Bonum est essentialiter diffusivum sui*, selon le principe augustinien, ce qui du reste que la création n'est pas un « acte absolument gratuit » et que l'émanationnisme platonicien ne s'oppose aucunement à la Liberté intrinsèque de Dieu. — De même ce *hadith qudsî* : « J'étais un trésor caché et J'ai voulu être connu ; donc J'ai créé le monde. »

¹⁵ En allemand médiéval, *âtem* signifiait encore « esprit », alors que l'allemand moderne n'a retenu que le sens de « respiration ». Le « Saint-Esprit » se disait en vieil allemand : *der heilige âtem*.

¹⁶ En langage soufique, le monde procède de la Bonté-Beauté, ou de la Beauté-Amour, la *Rahmah* ; c'est ce qu'on appelle l' « Expir de l'infiniment Bon » (*nafas Er-Rahmân*) ou l' « Expir miséricordieux » (*nafas rahmânî*). *Allâh* « respire », et cette respiration est Bonté, Beauté, Amour, Miséricorde ; la *Rahmah* est presque synonyme de *Mâyâ*.